DIX JOURS À MOSCOU …IL Y A 40 ANS DÉJÀ !

Après une carrière de dix ans à *La Presse* où il a notamment assuré la couverture du Canadien de Montréal pendant sept ans, **Gilles Terroux** a œuvré pendant 28 ans au *Journal de Montréal* où il a occupé diverses fonctions dont celles de directeur des pages sportives et de gérant de la rédaction. Le *Journal de Montréal* lui a confié la couverture de la Série du siècle de 1972. Parallèlement à son travail pour le *Journal de Montréal*, Gilles Terroux a publié, aux Éditions de l'Homme, de concert avec le photographe Denis Brodeur, *Le match du siècle*, qui a connu un vif succès de librairie.

Dix jours à Moscou, en 1972, ça ne s'oublie pas facilement !

À l'époque, je collectionnais les clés de chambres d'hôtel.

J'en avais une d'un hôtel de Mohamedia, au Maroc. Du Ceasars Palace de Las Vegas. De l'hôtel Mijas, un petit bijou d'hôtel en Espagne.

Je pensais bien y ajouter la clé de ma chambre de l'hôtel Rossia, de Moscou. À l'image de l'hôtel qui était immense (comme si l'on regroupait quatre Reine Élizabeth), les clés du Rossia étaient impressionnantes. Et belles. La clé elle-même, fine et allongée, était attachée à un bloc de céramique noire de quatre pouces de longueur. Une pièce de collection.

30 septembre 1972.

48 heures après le but historique de Paul Henderson, nous sommes à bord de l'autocar avant le départ vers l'aéroport de Moscou.

La guide de l'agence Intourist monte sur la première marche.

> *Quelqu'un a omis de remettre la clé de sa chambre ?*

Aucune réaction de la part des passagers.

Elle revient trois minutes plus tard, accompagné d'un militaire.

> *Tavaritch (camarade) Terroux, votre clé de chambre, s'il vous-plait.*
>
> *Heu… Je pense l'avoir laissée dans ma chambre.*
>
> *Niet. Nous revenons de votre chambre…*
>
> *J'y pense. Elle est probablement dans mon imperméable…*

Adieu, ajout précieux à ma collection.

Une façon comme une autre de mettre un terme personnel à un séjour de dix jours derrière le Rideau de fer.

Dix jours à la fois passionnants, intrigants, épuisants, parfois exaspérants.

Rien ne se passe comme ailleurs.

Ça commence dès l'atterrissage. L'appareil s'immobilise loin de l'aérogare que nous regagnons à bord d'un autocar vieillot qui ne ressemble en rien aux anciens transporteurs de Mirabel.

Les formalités de douanes sont longues et pénibles. Et pour la délégation de journalistes canadiens, elles réservent une désagréable surprise. Les bélinographes, pourtant acceptés par les autorités soviétiques quelques mois auparavant, sont interceptés à la douane. La dictée par téléphone s'avère l'unique façon de transmettre nos textes à nos journaux.

À défaut de la censurer, nos hôtes ont trouvé une façon habile de surveiller l'information.

Un confrère torontois soutient en avoir la preuve.

Vers 3 h du matin, heure de Moscou, il fait part à son journal de ses impressions, peu élogieuses, à l'égard de la ville moscovite. Quelle n'est pas sa surprise, le lendemain matin, d'être accueilli par la guide d'Intourist : « Mais vous ne vous plaisez pas ici… ? »

Un autre confrère avait terminé un de ses premiers textes en mentionnant qu'au Canada, à l'occasion (!), il était agréable de terminer sa soirée de travail en sirotant une bonne bière froide.

Le lendemain matin, six bières l'attendaient à son nom au frigo mis à la disposition des clients à chaque étage de l'hôtel.

Surveillé dans l'ancienne URSS ? Allons donc…

Mon compagnon de chambre, le regretté Claude Larochelle, du *Soleil de Québec*, et moi avions nous aussi le syndrome du microphone caché. Pendant une heure, à notre arrivée à l'hôtel, nous avons fouillé partout, sous le tapis, sous le lit, à l'intérieur du téléphone, même dans le réservoir d'eau du cabinet d'aisance. Niet ! Rien trouvé d'anormal… exception faite de la poussière.

Ces dix jours à Moscou n'ont pas été ponctués que d'incidents désagréables, comme la disparition mystérieuse de la moitié des biftecks de l'équipe canadienne et les coups de téléphone logés aux chambres des joueurs à toutes les heures de la nuit, histoire de perturber leur sommeil à la veille des matchs.

Il y a eu multitude d'anecdotes cocasses.

Ici, c'est Jean Béliveau qui déambule sur la Place Rouge, entouré subitement de Moscovites. Non, ces derniers n'ont pas reconnu l'ancien capitaine du Canadien. Ils sont surtout attirés par sa tenue vestimentaire : veston rouge, pantalon et souliers blancs, le costume de l'équipe de commentateurs de CJMS dont le Grand Jean fait partie.

Là, sur la célèbre rue Gorki, c'est le restaurateur Jules Dumouchel qui se fait offrir l'équivalent de 120 $ pour son complet. Pas tout à fait l'endroit pour se dévêtir, même si, en 1972 à Montréal, les journaux annonçaient des complets à 39 $ et deux paires de pantalons pour 24,94 $.

Plus loin, c'est Irving Grundman qui descend d'un autobus. Un jeune homme lui demande, en anglais, une cigarette.

Je te donne un bon cigare à la condition que tu m'indiques le chemin pour l'hôtel Intourist.

Avec plaisir, monsieur, en mettant la main sur le précieux cigare.

L'hôtel Intourist est juste en face, de l'autre côté de la rue…

Sans jeu de mots, je réserve le dessert pour la fin.

La veille du huitième et dernier match disputé à Moscou, le plat de poisson servi à toute la délégation canadienne ne m'inspire pas confiance. Mais la dizaine d'éclairs au chocolat, déjà disposés sur la table, feraient bien mon petit bonheur.

Au point que mes compagnons de table en sont quitte pour terminer le repas sans dessert…

Après ces dix jours mémorables, avec quatre ou cinq kilos en moins, je suis rentré au pays, soulagé, mais heureux d'avoir vécu cette expérience mémorable.

Je retournerais volontiers à Moscou.

Mais en simple touriste, cette fois.